

Le corps d'Anna sur le divan de son père¹

Manuel Hernández

Le corps, la dialectique imaginaire et l'expérience de l'analyse

Quand il est question du corps dans ma pratique analytique, sa relation avec le narcissisme n'est qu'un des registres dans lequel elle se pose, bien que ce soit en privilégiant le narcissisme que la psychanalyse situe le corps. Et il faut rester attentif à la portée que Lacan lui a donnée dans ce que nous pourrions appeler non la logique, mais la dialectique de la relation imaginaire. C'est en effet sous un modèle explicitement dialectique que le noyau d'une partie de cette relation est décrit par Lacan dans *La famille*, puis, durant presque vingt ans, élaboré à travers la problématique de la rivalité fraternelle, la relation au semblable, la jalousie, l'envie, l'aliénation, les identifications, la connaissance paranoïaque, la méconnaissance systématique... Une richesse clinique qui permet d'entrevoir le spectre immense que couvre l'imaginaire dans la subjectivité, beaucoup plus important que la question de la fragmentation ou de l'unité corporelle. Bien sûr, cette dialectique imaginaire naît d'une transformation du corps, opéré dans ce moment crucial de subjectivation que Lacan appelle « le stade du miroir », qui permet à l'être humain d'atteindre la position verticale.

Cette élaboration d'une grande richesse conceptuelle du registre imaginaire remonte à la traduction par Lacan en 1932 de l'article de Freud « Jalousie, paranoïa et homosexualité », dont le titre à lui seul suffirait à désigner le germe théorique d'un travail que Lacan a poursuivi pendant deux décennies pour essayer de répondre aux questions et émotions personnelles que lui imposèrent sa rencontre avec Marguerite Anzieu, l'*Aimée* de sa thèse. Cette élaboration doit beaucoup à l'énorme bénéfice tiré de la lecture de Hegel, mais on peut également se demander en quoi l'arrivée de Didier Anzieu sur son divan eut des effets sur sa conception des choses, sachant que ce dernier ignorait que sa mère était le cas de la thèse.

¹ Je remercie Francis Hofstein et Fabrice Lods pour le travail de traduction du castillan et pour la discussion serrée qui a donné pour résultat ce texte, qui a aussi bénéficié des échanges avec les membres du Conseil éditorial de *Litoral Editores*.

Par exemple, quand Lacan a commencé à poser la question de la reconstitution de l'histoire complète du sujet, au début des années cinquante, ne se référait-il pas à ce qui s'était produit dans l'analyse de Didier Anzieu ? Le fils de Marguerite, celui dont elle craignait la mort, se trouvait sur son divan, le corps traversé par une histoire qu'il ignorait, mais qu'on peut difficilement écarter de son choix transférentiel de Lacan comme analyste. Et il y avait dans l'élaboration symbolique de son histoire un manque : le lien de sa mère avec son psychanalyste.

La présence du registre symbolique est déjà manifeste dans la version de 1949 du « Stade du miroir » puisqu'il fonctionne comme « matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage lui restitue dans l'universel sa fonction du sujet² ». Anzieu avait commencé son analyse le 1^{er} janvier 1949 et Lacan présente ce texte à Zurich le 17 juillet de la même année. Il était probablement devenu évident pour Lacan que le corps n'était pas seulement assujéti à une dialectique imaginaire, mais également à des déterminations symboliques qui conditionnent tout autant la vie de l'analysant que son insertion dans l'expérience analytique, c'est-à-dire dans le transfert. Et on peut là, rappeler que Lacan acheta tous les exemplaires de sa thèse aux libraires parisiens, comme pour éviter que Didier Anzieu n'apprenne l'histoire par ce biais, et souligner le titre complet de l'article qui figure dans les *Écrits* : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ».

Point de virage : l'objet a

Cependant, avec l'apparition de l'objet *a* et de ses relations avec les orifices corporels qui changent complètement les coordonnées de l'insertion du corps dans l'expérience analytique, on ne peut plus vraiment considérer que le statut du corps se réduise au narcissisme et à la dialectique imaginaire. Avec l'objet *a*, le corps cesse d'être une surface imaginaire dans la mesure où les orifices déterminent sa structure et sa dynamique pulsionnelle – ce que Lacan aimait à représenter à l'aide de la topologie des surfaces, le cross-cap en particulier, en situant la castration en un point précis, impossible à réduire, constituant un trou.

Et comme le développement topologique de Lacan autour du nœud borroméen situe l'objet *a* au point de croisement des trois registres, point qui, lors de la mise à plat du nœud, se retrouve au centre de la figure, cela ne peut pas ne pas avoir d'incidence sur notre conception

² J. Lacan, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p.94.

du corps. Si le sein, les fèces, la voix, le regard, se situent dans ce lieu déterminé par RSI, comment le corps pourrait-il ne pas demeurer inscrit dans une logique inconsciente qui affecte directement le réel, et qui n'est pas uniquement méconnaissance systématique ? Il est donc indispensable de se demander si, à partir de l'objet *a*, le corps humain peut se soustraire à la logique du fantasme. Dont la formule ($\$ \diamond a$) ne met peut-être pas suffisamment en évidence l'implication du registre pulsionnel du corps. L'être de chaque analysant, qui inclut son corps, n'est-il pas tenu par son lien avec le fantasme inconscient ? Et ce qu'il vit comme excitation sexuelle dans son propre corps conditionné par ce fantasme ?

Anna Freud et sa masturbation

Affectée jeune par ce qu'elle appelait elle-même « des mauvaises habitudes », c'est-à-dire la masturbation, elle était aussi harcelée par un fantasme qui pouvait prendre deux formes, toujours représentées par des histoires, tantôt qualifiées de « belles », tantôt suivant un scénario où un enfant était séquestré et torturé par un homme âgé et puissant. Ce scénario se retrouve dans « Fantasme d'être battu et rêverie », un article publié en 1922, et écrit vers la fin de sa première période d'analyse avec son père. Anna Freud, comme on peut le lire dans sa correspondance avec Lou Andreas-Salomé et dans sa biographie rédigée par Elisabeth Young-Bruehl, s'y réfère à sa propre expérience, dans le même temps où Sigmund Freud s'appuie sur ce qui s'est passé entre sa fille et lui pour écrire « Un enfant est battu ».

Or, plutôt que d'une analyse, il s'agit d'une expérience unique, que j'appelle « Annalyse », durant laquelle Freud n'a à mon sens jamais cessé de se conduire comme un père. À l'évidence, au cours des deux périodes de cette expérience, 1918-1922, 1924-1929, et comme elle le révéla à Lou-Andreas Salomé, elle se garda de tout dire à son analyste de père, certainement trop pris entre sa fonction paternelle et le souci de l'avenir de sa fille, et sa fonction analytique et le souci de la formation d'une analyste. À partir de quoi on peut se demander pourquoi Freud a accueilli sa fille sur son divan. Parce que c'est une fille, alors qu'il ne le recommande pas pour un garçon ? Parce qu'il se sent obligé de prendre particulièrement soin de son dernier enfant, et des problèmes qu'elle affronte ? Parce que là comme ailleurs, il est dans l'invention de la psychanalyse et s'essaie à cette forme singulière où deviennent si indistinctes les différences entre père réel, père imaginaire et père symbolique, que l'on peut parler d'inceste ?

On peut ici interroger l'échange de lettres à propos du rêve de « L'injection faite à Irma » entre Freud et Abraham, qui commente :

« J'aimerais savoir si l'interprétation du premier rêve-paradigme dans *L'Interprétation des rêves* est volontairement incomplète (« L'injection à Irma »). Je trouve que la triméthylamine conduit au point le plus important, aux allusions sexuelles qui deviennent de plus en plus claires dans les dernières lignes. Tout n'indique-t-il pas le soupçon chez la malade d'une infection syphilitique : la *tache* dans la bouche = l'*infection*, l'injection de triméthylamine qui a été faite à la légère, la seringue impure (!!). N'est-ce pas là la maladie organique de la persistance de laquelle on ne peut pas vous rendre responsable, parce que la syphilis, ou une maladie nerveuse qui en dérive, ne peut pas être influencée par un traitement psychique³. »

Freud n'en répond pas moins en toute honnêteté :

« dans le paradigme, il n'est *pas* question de syphilis. C'est un délire des grandeurs sexuelles qui se cache là-dedans ; les trois femmes : Mathilde, Sophie, Anna, sont les trois marraines de mes filles, et je les ai toutes ! Pour le veuvage il y aurait naturellement une thérapie simple. Toutes choses intimes naturellement⁴. »

Und ich habe sie alle ! C'est-à-dire : « je les *possède* toutes ». En est-il de même pour Freud d'Anna, à qui il donnera le prénom d'Anna Hammerschlag-Lichtheim, la fille veuve de son ancien professeur d'hébreu qu'il traite pour hystérie ? Sachant que la « thérapie simple » pour les veuves était à l'époque de l'ordre du *coitus normalis dosis repetatur*, on peut se demander quel diable a poussé Freud à prénommer sa fille cadette, qui allait naître cinq mois après, du prénom même de cette femme qu'il possédait dans son rêve ?

Dans un moment d'inspiration, Sándor Ferenczi évoque la possibilité d'un inceste qui ne se concrétiserait pas, c'est-à-dire sans viol ni attouchement. À la place, pour donner corps aux tendances incestueuses sans passage à l'acte, le père ou la mère s'approprie l'existence du fils ou de la fille.

« Les fantasmes hystériques ne mentent pas, écrit-il, qui nous racontent comment parents et adultes peuvent en fait aller très loin dans leur passion érotique pour les enfants, et qu'ils ont par ailleurs tendance, si l'enfant se prête à ce jeu à demi inconscient, à infliger à l'enfant parfaitement innocent des punitions et des menaces graves, qui l'ébranlent et le bouleversent, lui font l'effet d'un choc violent et sont tout à fait incompréhensibles pour lui. Aujourd'hui, je

³ S. Freud, K. Abraham, *Correspondance (1907-1926)*, Paris, Gallimard, 2006, p. 26.

⁴ *Ibid.* p. 28.

suis de nouveau tenté d'accorder, à côté du complexe d'œdipe des enfants, *une importance plus grande à la tendance incestueuse des adultes, refoulée et prenant le masque de la tendresse*⁵. »

Entre inceste et érotisme, cette passion devient emprise psychique, un thème que Ferenczi développera à nouveau dans « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », après avoir été très impressionné par un événement dont il fut témoin autour de 1912 : le dressage d'une jument, nommée Czicza, apparemment trop sauvage pour un domptage, pourtant réussi par un homme qui combinait habilement châtiments et ton autoritaire avec les gestes et les paroles les plus tendres. L'animal réagissait par de violentes ruades à toute tentative d'approche et personne ne s'était avisé d'essayer de le ferrer. Ce dompteur prétendit pourtant en être capable et, pour y parvenir, remplaça d'abord les brides habituelles par celles qu'il avait apporté. Puis

« Tout en s'avançant vers la bête, le maréchal ferrant se met à lui parler d'une voix forte, sur un ton d'autorité, mais en même temps avec une tendresse infinie, roucoulant presque simultanément il reprend les rênes des mains du garçon d'écurie.

— Allez, ho, ma petite beauté, gazouille le maréchal ferrant, N'aie pas peur de moi, je t'aime bien. Holà, petite folle, holà, ho !

Il fait mine de toucher l'encolure de la jument pour la caresser, mais celle-ci hennit violemment et fait un bond gigantesque, en ruant des quatre sabots. Elle n'a pas encore touché terre que le maréchal ferrant est accroupi en face d'elle, et se met à hurler d'une voix épouvantable, effrayante, qui nous fait sursauter nous-mêmes :

— Ho, la sale brute !

Et il tire brusquement sur la bride. Terrifiée, la jument s'immobilise, puis essaye encore une fois de ruer et de bondir, mais aussitôt elle entend la voix terrible du maréchal ferrant et aperçoit son regard. Un moment plus tard Ezer lui parle de nouveau sur le ton qu'aurait une mère avec son nouveau-né :

— Allons, allons, ne crains rien je t'aime ma belle, ma petite mignonne, je te mangerais.

En ces instants la face d'Ezer rayonne d'amour et de tendresse, et lentement, mais sûrement, d'un geste qui n'hésite à aucun moment, il approche sa paume ouverte de l'encolure de l'animal et de là vers sa bouche. La jument rue à nouveau et se dresse verticalement ; on croirait que dans la seconde qui suit ses sabots vont fracasser la tête du maréchal ferrant. Mais celui-ci bondit au même instant en hurlant : Ha !! – Il tire sur la bride et de nouveau l'animal s'immobilise. Le premier résultat sensible fut que Czicza cessa de hennir. De toute évidence elle avait réalisé que l'homme qu'elle avait en face d'elle savait hurler plus fort qu'elle.

⁵ S. Ferenczi (1930), « Principe de relaxation et néocatharsis », dans *Psychanalyse 4*, Paris, Payot, 1982, p.93.

Au bout d'un quart d'heure, Czicza tremblait de tous ses membres, transpirait, et ses yeux, jusqu'alors étincelants, s'embuaient peu à peu mais très visiblement. Une demi-heure plus tard elle se laissait toucher les pattes, et le maréchal ferrant put, d'un geste ferme mais doux, les lui caresser, en fléchir les articulations. L'animal, subjugué, se tenait sur trois pattes devant lui, la quatrième restant pliée dans la position que le maréchal ferrant lui avait donnée, comme si elle était en cire...

Cela dura une heure ; dès que la bête tentait de se montrer rétive, le maréchal ferrant se remettait à hurler ; sinon il ne cessait de roucouler en lui flattant l'encolure :

— Oh ma pauvre petite bête, tu transpires, n'est-ce pas ? Nous transpirons tous les deux. Ne t'en fais pas, tu ne seras pas grondée, je sais que tu ne demandes qu'à être sage, tu es une petite jument très sage, un amour de petite jument.

Le sens des paroles du maréchal ferrant était dans le ton, il n'était pas nécessaire de comprendre la signification des mots.

Une heure plus tard, le maréchal ferrant était déjà en train de ferrer Czicza à coups de marteau, et au bout d'une heure cinquante minutes, tout était terminé. Czicza était complètement épuisée, mais parfaitement calme et obéissante ; elle se laissa caresser les pattes et fut reconduite à l'écurie. »

Ferenczi l'explique ainsi :

« L'étude psychanalytique des effets et des méthodes de l'hypnose et de la suggestion m'a permis de rattacher ces phénomènes à la tendance infantile à l'obéissance aveugle, qui peut persister toute la vie⁶. J'ai pu établir qu'il y avait deux moyens de plonger un sujet dans l'hypnose : la douceur et l'autorité. J'ai appelé la méthode de la douceur (caresses affectueuses, tendres encouragements, murmure persuasif) *hypnose maternelle*, celle de l'autorité (interpellation énergique, injonctions, intimidation) *hypnose paternelle*. »

Et il revint souvent et de plusieurs manières sur cette structure, qui postule qu'existe une part de suggestion hypnotique dans l'éducation des enfants.

Notons que l'on retrouve cette assertion au cours d'une présentation clinique à l'Hôpital Sainte Anne à Paris dans un échange du 12 décembre 1975 entre Lacan et un malade, soit :

« Dr. Lacan : En somme, ce que vous avez appris, c'est que l'hypnotisme existe.

M. D : Bien sûr que cela existe. Je vais vous expliquer ce que c'est. C'est quand un enfant est mal élevé par son père, il est sous l'influence de son père, des amis de son père. L'hypnotisme,

⁶ Ici, Ferenczi invite le lecteur à consulter son article « Suggestion et psychanalyse », dans *Psychanalyse I*, Paris, Payot, 1975, p.233.

c'est reconduire toutes les conneries de son père. C'est cela, l'hypnose, c'est l'influence. D'ailleurs, Freud en parle dans ses écrits.

Dr. Lacan : Oui, c'est cela⁷. »

Mais toute l'éducation familiale ne peut se réduire à cela, comme le précise Ferenczi :

« Il est presque inutile de définir le sens du terme "suggestion" ; chacun sait ce que signifie ce mot : l'introduction volontaire de sensations, sentiments, pensées et décisions dans l'univers mental d'un autre, et cela de telle manière que la personne influencée ne puisse corriger ou modifier de sa propre initiative les pensées et les sentiments suggérés. En bref, nous dirons que la suggestion consiste à imposer, ou encore à accepter inconditionnellement une influence psychique étrangère. La déconnexion de l'esprit critique est donc la condition *sine qua non* d'une suggestion réussie. »

Donc, annuler tout d'abord l'esprit critique de la personne pour, ensuite, remplacer sa volonté, ses sentiments, ses pensées et ses décisions par ceux de l'hypnotiseur :

« Et quels en sont les moyens ? D'une part l'autorité, l'intimidation, de l'autre l'insinuation à l'aide d'une attitude bienveillante et chaleureuse. J'ai tenté de démontrer ailleurs que la suggestion rabaisse le patient au niveau d'un enfant incapable de résister ou de penser et réfléchir par lui-même ; le suggestionneur pèse sur sa volonté avec une autorité quasi paternelle, ou alors s'insinue dans l'esprit du "médium" avec une douceur caressante de type maternel. »

Tout ce que décrit Ferenczi a joué entre Freud et Anna, ainsi que tout ce qui peut se jouer entre un père et une fille, ce qui a entraîné le père à empêcher la fille de se marier, de devenir mère – au point de refuser qu'elle adopte un de ses neveux orphelins à la suite de la mort de sa sœur Sophie –, et Anna à devenir la secrétaire, l'infirmière, le bras droit, l'héritière psychanalytique du premier. Ce n'en sont pas moins des sujets, assujettis au désir, notamment à ces désirs inconscients qui nous poussent à faire des choses qu'on essaie de rationaliser le mieux possible. Ni des monstres, ni des victimes, simplement des êtres humains. Cela n'ôte rien à l'importance de leur parcours, mais jette une lumière sur une expérience qui a encore aujourd'hui des effets sur la psychanalyse en intension et en extension, parce qu'il s'agit de l'inventeur de la psychanalyse et d'une femme détentrice jusqu'à sa mort en 1982 d'un pouvoir

⁷ Présentation du 12 décembre 1975, disponible sur le site de Patrick Valas, p.20. (http://www.valas.fr/IMG/pdf/5_j_lacan_v_a.pdf).

important dans le mouvement psychanalytique. Alors que cette « Analyse » semble demeurer un tabou aujourd'hui encore...

Une expérience singulière a donc eu lieu. Dans un contexte incestueux, certainement au bénéfice de Freud, et non sans conséquence sur la trajectoire de sa fille, dont l'une pourrait être sa préférence pour les personnes de son sexe, préférence qu'elle a prétendue platonique, et l'autre les bénéfices tirés de cet investissement à la fois paternel et professionnel, puisqu'Anna ne cessa jamais de s'occuper de son père, méritant ainsi son surnom d'Antigone.

La sexualité féminine

Notre thèse est cependant, et nous revenons là au niveau pulsionnel, que les fantasmes d'Anna – dans lesquels le personnage masculin auquel elle s'identifie se met à la disposition d'un homme plus âgé pour être torturé, assassiné ou bien pardonné – viennent en réponse au fantasme inconscient de Freud de posséder toutes les marraines de ses filles, Sophie, Mathilde et Anna. Il s'agit d'autant plus d'un rêve d'inceste avec ses propres filles qu'il est lié à celui de l'injection à « Irma », identifiable à une pénétration. On peut alors penser que le désir d'Anna venu répondre au désir inconscient de Freud, identifié à l'Autre, se constitue en se proposant comme objet de désir de son père pour être possédée par lui. Il s'agit de désirs compatibles, liés, en *rapport*, puisqu'ils se sont configurés de manière conjointe, contemporaine et en interaction. On en trouve confirmation dans cette affirmation tardive de Lacan :

« J'ai énoncé, en le mettant au présent, *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*. C'est le fondement de la psychanalyse. Tout au moins me suis-je permis de le dire. *Il n'y a pas de rapport sexuel*, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est à quoi pare... je parle au rapport sexuel... c'est à quoi pare l'interdit de l'inceste⁸. »

Devant ces désirs qui se forgent ensemble, se correspondent vraiment, et rendraient possible un rapport sexuel entre géniteurs et enfants, est indispensable la prohibition de l'inceste en tant que fait de culture empêchant que tout se consomme dans le foyer et que tout s'y consume. Jean Allouch fit un jour rire son auditoire et le déconcerta en affirmant que « le premier devoir d'un père est de donner sa fille en mariage ». Mais il n'y a là rien de déconcertant : les filles ne sont pas faites pour la consommation personnelle de leur père, et celui-ci doit renoncer à en jouir.

⁸ J. Lacan, *Le moment de conclure*, 11 avril 1978.

Alors que la fonction paternelle consiste en la prohibition de l'inceste, est-ce en tant que père ou en tant qu'homme qu'un père s'approprie sa fille ? N'y a-t-il pas confusion entre la personne du père et la fonction paternelle ? Et est-ce que la possession d'un géniteur n'abolit pas la fonction parentale ? De fait, un inceste ne peut survenir que dans la mesure où la fonction paternelle a disparu. Le père est perdu, il y a un homme à la place, et manque à l'enfant la protection. Ainsi, entre deux désirs qui s'interpellent, comme cela semble s'être produit avec celui d'Anna répondant à un désir incestueux inconscient de Freud, il n'y a plus de relation père-fille, mais l'activation d'une pure intersubjectivité. Et peut-être une vacillation des places de père et de fille qui aurait permis cette *Annalyse*.

Père et analyste ?

Anna Freud a donc fréquenté le divan de son père. Sans que se modifient leur statut de père et de fille, et l'autorité du premier sur la seconde, et que semble douteux que la fonction d'analyste soit compatible avec la fonction paternelle, d'autant plus que ce père est aussi celui de la horde primitive.

Alors qu'Anna Freud soutient que « l'analyste combine en conséquence en sa propre personne deux fonctions difficiles et diamétralement opposées : il doit analyser et éduquer, c'est-à-dire qu'il doit en même temps permettre et interdire, détacher puis lier de nouveau », et que l'analyste doit opérer de la place du Surmoi, Mélanie Klein s'y oppose :

« Pour résumer, Anna Freud propose que l'analyste se substitue aux parents dans l'éducation de l'enfant. Mais sa formulation va plus loin, puisqu'elle continue ainsi [ici, Mélanie Klein cite Anna Freud] : "*l'analyste doit consentir à occuper la place de l'idéal du moi de l'enfant durant le temps de l'analyse*" ; il ne doit pas commencer son travail analytique de libération avant de s'être assuré que l'enfant consent à se soumettre à son Leadership. [...] Dans la seconde partie de mon article, j'ai voulu prouver qu'il est impossible de combiner un travail analytique et un travail éducatif. [...] Anna Freud elle-même décrit ces fonctions comme "deux tâches difficiles et contradictoires". Je résumerai mes arguments en disant que l'une de ces activités annule en effet l'autre. Si l'analyste, ne fût-ce que temporairement, devient le représentant des instances éducatrices, s'il prend le rôle du surmoi, il barre la route du Cs aux tendances pulsionnelles : il se fait le représentant des facultés de refoulement⁹. »

⁹ M. Klein, « Colloque sur l'analyse des enfants », dans *Essais de psychanalyse, 1921-1945*. Paris, Payot, 2005, p.208.

XXXX'est dans une forme d'identification à la double fonction paternelle et psychanalytique qu'Anna propose que l'analyste fonctionne comme surmoi de l'enfant et qu'il l'éduque depuis cette place, en même temps qu'il l'analyse. Alors qu'il semble impossible de libérer l'accès à la conscience aux pulsions inconscientes et d'être en même temps à la place du surmoi comme agent d'interdiction, d'interdire et de libérer en même temps. De traiter les fantasmes de tous ordres quand ils s'échangent à l'intérieur d'un cadre familial, où il n'y a pas de tiers...

Si la fonction paternelle consiste à dire non, à interdire l'inceste, interdiction qui fonde la Loi, alors cette fonction donne liberté au fils et à la fille de vivre leur vie en dehors de l'influence paternelle, les libère de l'obligation d'être au service de la jouissance de leur père, et implique une renonciation parentale à jouir d'eux sexuellement. C'est essentiel, mais ne suffit pas à les libérer érotiquement, notamment des affects, des fantasmes et des désirs inconscients, et c'est pourquoi la fonction du psychanalyste, face à ces désirs, ne se situe pas du côté de l'interdiction et du non paternels, de façon à laisser ces désirs parvenir à l'énonciation dans le cadre du transfert.

Anna, comme son père, vivait donc en psychanalyse une contradiction majeure. Entre fille analysante et père analyste, que devient la fonction paternelle, où va pouvoir se situer la fonction symbolique, comment trouver une issue à la dimension amoureuse, érotique du transfert ? Freud et Anna avaient-ils une relation sexuée, d'homme à femme, ou seulement de père à fille ? Et comment sont venus jouer dans cette psychanalyse le rapport aux femmes de Freud, dont son rêve de les avoir toutes fournit une indication, le rapport aux hommes d'Anna, mais aussi le rapport de Freud aux hommes et d'Anna aux femmes, vers qui sa sexualité la portait ?

On peut en tout cas noter qu'Anna considère comme un échec une cure qui se terminerait par l'identification au didacticien et donc lire « Le problème de l'analyse didactique ¹⁰ » non seulement comme une critique du système de formation en vigueur dans l'IPA, mais encore de son travail avec Freud, le père de la horde analytique, base primitive sur laquelle fut fondée l'IPA¹¹. Et on peut se demander si les trois thèmes majeurs de la dernière théorie freudienne sur

¹⁰ Anna Freud, « The Problem of Training Analysis », dans *The Writings of Anna Freud*, vol. IV, pp. 407-421. Cet article a été écrit en 1938 comme un rapport pour l'International Training Commission à Paris. Sa première publication est en allemand : « Probleme der Lehranalyse », *Max Eitingon in Memoriam*, Société Psychanalytique d'Israël, Jérusalem, 1950, pp.84-94.

¹¹ On peut consulter à ce sujet le texte de fondation de l'IPA (voir Sándor Ferenczi, « De l'histoire du mouvement psychanalytique », dans *Psychanalyse I*, Payot, p.162). On trouvera une étude sur la fondation de l'IPA et la situation de ce texte par rapport à *Totem et tabou* dans mon livre *Localización del analista. La formación psicoanalítica de Freud a Lacan*, Ciudad de México, Litoral Editores, 2020.

la sexualité féminine, l'envie du pénis, le désir d'avoir un enfant de son père éprouvé par la fille et le masochisme féminin, ne sont pas nés de l'Analyse.